Julia Ramirez Blanco, Utopías artísticas de revuelta. Clafremond Road, Reclaim the Streets, la Ciudad de Sol

Ana Maria Guasch Ferrer

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/critiquedart/15447>

DOI: 10.4000/critiquedart.15447

ISSN: 2265-9404

Publisher

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Electronic reference

Ana Maria Guasch Ferrer, « Julia Ramirez Blanco, Utopías artísticas de revuelta. Clafremond Road, Reclaim the Streets, la Ciudad de Sol », *Critique d'art* [Online], All the reviews on line, Online since 15 November 2015, connection on 24 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/15447> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.15447>

This text was automatically generated on 24 September 2020.

Archives de la critique d'art

Julia Ramirez Blanco, Utopías artísticas de revuelta. Clafremond Road, Reclaim the Streets, la Ciudad de Sol

Ana Maria Guasch Ferrer

EDITOR'S NOTE

Traduit de l'espagnol par la Rédaction de *Critique d'art*

- 1 Je souhaiterais débiter mon commentaire du livre de Julia Ramirez, *Utopías artísticas de revuelta. Claremond Road, Reclaim the Streets, la Ciudad de Sol* en citant deux phrases extraites des premiers paragraphes de l'ouvrage : « La historia está hecha de carne » [« l'histoire est faite de chair »] et « con este libro intento contar la historia como una historia » [« avec ce livre, je tente de raconter l'histoire comme une histoire »]. Ces passages renvoient à une dimension « émotionnelle » et à l'attitude d'une auteure comme être social, engagé, impliqué, solidaire, qui se sert d'un travail universitaire pour se positionner dans un monde qu'elle veut améliorer. Voici ce qu'elle en dit page 23 : « Busco provocar que los lectores realicen algún tipo de síntesis apuntando hacia el cambio social. Todas y todos tenemos la potencialidad de incidir en aquello que nos rodea » [« Je veux provoquer le fait que les lecteurs produisent une sorte de synthèse visant le changement social. Tous et toutes sommes pourvus de la capacité d'influencer ce qui nous entoure »]. Dans cette mesure, non seulement l'objet, mais aussi le sujet qui analyse, développent un élan « utopique ». Il ne s'agit pas d'une utopie moderne (sérieusement remise en question au point d'être impossible depuis le postmodernisme). Il s'agit de toute évidence d'une utopie globale liée à quatre grandes catégories : les jeunes, Internet, les mouvements antimondialistes et les nouveaux activismes...

- 2 D'autre part, à travers cette concise et convaincante introduction, l'auteure nous restitue très clairement son engagement au sein de la discipline qu'est l'histoire de l'art, à laquelle elle s'est formée en effectuant des études supérieures à l'Université Complutense (Madrid). Elle réclame d'un côté un art *outsider* et de l'autre un symbolisme politique immatériel (pas une politique réelle, mais sa version symbolique, suivant la pensée de Rebecca Solint, *Hope in the Dark*). Elle récupère un mode de lecture iconographique de l'histoire (et ici les enseignements du Professeur d'histoire de l'art Juan Antonio Ramirez est indéniable), ce qui en partie se manifeste dans la profusion des illustrations, bien accompagnées par les textes correspondants. Au final, Julia Ramirez se place dans le discours de l'utopie ; de l'intérieur, elle encadre ses trois études de cas et insert l'utopie comme un élément central du « discours politique ». Les cas de Claremond Road, Reclaim the Streets et la Ciudad de Sol lui servent à démontrer comment quelques années après les protestations de 1999 à Seattle, le mouvement ne peut plus être caractérisé sous les traits qui en ont identifié les débuts, sous les termes de sa consolidation organisationnelle, de son identité et de son incidence politique. L'auteure se réfère à des « réseaux de mouvements » [« redes de movimientos »] et à « l'action collective transnationale » qui lui permettent d'insister sur les dimensions artistiques et utopiques des mouvements sociaux parlementaires, principalement de la Gauche européenne, à partir des années 1980. En ce sens, Julia Ramirez utilise le concept d'utopie de deux manières : comme une référence pour l'action politique qui se traduit dans de modes d'organisation et des formes d'action politique ; et comme un lieu physique qui catalyse des forces de confrontation et d'espoir collectif.